

caractériser le «chant du piéton», celui-ci, selon elle, étant «une espèce en voie de disparition». Sous le titre de *Dogvilles*, Manet van Montfrans propose une étude sur «Jean Rolin sur les traces des chiens errants», et Sylvie Freyermuth étudie la «généricité et le degré d'implication dans l'appréhension des processus de déshumanisation — ou d'humanisation». Dans la troisième partie, *Espaces-cyborgs et avatars d'Aliens*, Sonja Kmec et Agnès Prüm étudient «l'insoutenable banalité des lieux-cyborgs», et plus particulièrement «des stations-service dans l'imaginaire de l'extrême contemporain». Petr Dyter évoque «le Berlin de François Bon et Jean-Philippe Toussaint : une ville habitée d'Histoire», et Marie-Agnès Cathiard propose «une désaliénation neuro-cognitive des Aliens des légendes (r)urbaines». Dans la quatrième et dernière partie, *Littérature et penseurs de l'espace urbain*, Christelle Reggiani étudie «les non-lieux littéraires comme lieux rhétoriques», ce qui lui permet de faire «quelques remarques sur l'imaginaire spatial de la littérature française contemporaine» et Annelies Schulte Nordholt, enfin, étudie «les lieux de l'extrême contemporain et la pensée du quotidien».

Les auteurs des articles composant ce volume ont une approche pluridisciplinaire du concept de *surmodernité* tel qu'il a été défini par Marc Augé, et ils se proposent d'explorer, à travers la création littéraire française et francophone actuelle, les nouveaux espaces sociaux, lieux et non-lieux de l'extrême contemporain, que sont les banlieues des grandes villes, les usines, les prisons, les gares ou les stations-service, en les reconsidérant «à l'aune des pratiques individuelles». La littérature, dans ce contexte, est «à la fois une caisse de résonance des fantasmes et des terreurs et une conscience critique».

Dans un monde dominé par la peur des guerres, de la contamination (on pense au Sida et à Ebola), de la violence urbaine, de ce qui vient de l'étranger et par le mal de vivre, cet ouvrage est d'une actualité brûlante et il pose à sa manière les véritables questions du devenir de notre civilisation.

Jean MARIGNY

**Sylvie FREYERMUTH et Jean-François P. BONNOT (dir.), *Malaise dans la ville*, vol. 30, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, coll. «Comparatisme et société», 2014, 275 p.**

Cet ouvrage collectif qui fait suite à *Ville infectée, ville déshumanisée* réunit les contributions de vingt-deux chercheurs représentant neuf universités européennes (Stendhal-Grenoble 3, Toulouse 2-Le Mirail, Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, Amsterdam, Lorraine, Franche-Comté, Luxembourg, Masaryk de Brno et Leiden), ainsi que l'ITEM Centre Zola, le CNRS, l'ENSAP Lille et l'ENSA Paris-Val de Seine. Comme dans l'ouvrage précédent, ces chercheurs sont associés au programme de

recherche LocilLitt (Reconstructions littéraires françaises et francophones des espaces sociopolitiques, historiques et scientifiques de l'extrême contemporain) financé par l'université du Luxembourg.

Cet ouvrage, comme le précédent, comporte quatre parties. Dans la première partie intitulée *Regards croisés sur la pérennité du sentiment de malaise*, Philippe Walter étudie «La nausée à Bouville, *Melencolia* sartrienne et saturnienne». Il analyse la profonde mélancolie du personnage principal, Roquentin, dans une ville qui est, selon lui, «la symphonie en noir majeur» (p. 37). Véronique Adam propose quant à elle une étude du «Malaise dans la ville dans quelques histoires tragiques et exemplaires». En s'appuyant sur un corpus d'histoires tragiques à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et au début du XVII<sup>e</sup>, elle aborde trois principaux thèmes : la pauvreté, l'autorité juridique et patriarcale, et l'autorité maternelle. Dans «Malaise dans la ville. L'envers du Paris haussmannien», Joëlle Bonnin-Ponnier étudie les transformations de la capitale et leurs conséquences sociologiques sous le Second Empire, à travers *Le Ventre de Paris* de Zola et *A vau l'eau* de Huysmans. Dans «Le malaise dans la culture postmoderne», Jacques Ponnier, se fondant sur les écrits de Gilles Lipovetsky sur la postmodernité, souligne la vacuité, l'indifférence et le narcissisme qui caractérisent la société contemporaine. Corin Braga étudie l'utopie et l'anti-utopie dans «Ville idéale/Ville maudite. Une morphologie du genre utopique». Selon lui, l'utopie et l'anti-utopie sont fondées sur une structure binaire avec un pôle positif (la cité idéale) et un pôle négatif (la cité maudite). Cécile Chombard Gaudin aborde l'intérêt relativement peu connu de Giraudoux pour l'urbanisme dans «Giraudoux au service de la ville malade». Selon elle, Giraudoux peut être considéré comme un précurseur de l'écologie moderne. L'article suivant, intitulé «Ténèbres khmères : les revenants de Phnom Penh. À propos de *Kampuchéa* de Patrick Deville» de Manet van Montfrans, traite de la tragédie subie par le Cambodge après la victoire des Khmers Rouges en 1975, où la ville de Phnom Penh a été totalement vidée de ses habitants. Dans «La Ville entre nos mains. L'expérience du *prosocial* dans l'imaginaire urbain du super-héros», Clément Péliissier étudie l'expérience d'immersion dans la réalité sociale menée par le professeur Robin S. Rosenberg, à l'université de Stanford, en 2013.

La deuxième partie est intitulée *Le malaise urbain au carrefour de la littérature, de l'urbanisme et de la sociologie*. Dans «Le polar parisien à l'écoute du mal de ville, hier et aujourd'hui», Céline Barrière et Yankel Fijalkow, à travers la thématique du malaise dans la ville, interrogent le rôle du récit dans la compréhension des mutations urbaines, et fondent leur analyse sur sept romans policiers. Dans «La ville noire est une fête», Dominique Manotti, auteure de romans noirs, définit le roman noir comme «le roman urbain par excellence». Selon elle, la fête qui est une composante de la «ville noire» est le signe d'une société en crise mais n'induit pas la mélancolie. Jean-Yves Trépos, dans «Des animaux dans la ville», traite du malaise provoqué par l'entrée d'animaux sauvages (sangliers, loups, renards) dans la ville. Attirés vers les zones urbaines par la faim, ces animaux indésirables, que l'auteur appelle des «commensaux», constituent une menace aux yeux des citadins. Dans «La Plaie et la terreur de nos campagnes», Jean-François P. Bonnot se livre à

une étude de « l'exploitation politique du sentiment d'insécurité et du contrôle de l'errance à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> », montrant comment les « bohémiens » étaient souvent accusés d'enlever des enfants.

La troisième partie a pour titre *Interactions entre langue(s), géographie, genre, économie et religion*. Dans le premier article, « Le vernaculaire entre prestige et esthétique de la parole », Mohammed Embarki se penche sur « Le cas des vieilles cités arabes », et il montre l'évolution des langues du monde arabe en fonction de l'urbanisation, du statut de la femme et des effets de la mondialisation. Dans un article en anglais, « Urbanization and Ethno-Religious Politics in the City », Shirlita Africa Espinoza s'intéresse à l'urbanisation galopante de Manille, la capitale des Philippines, et aux conséquences ethniques et religieuses qu'elle entraîne.

La quatrième et dernière partie est intitulée *Le Malaise à travers l'art : lois du marché, exil, dépression et mémoire*. Dans le premier article, « Michel Houellebecq ou la nouvelle configuration de la "carte" et du "territoire" », Yvonne Goga présente *La carte et le territoire* comme une « radiographie du mal au début du XXI<sup>e</sup> siècle ». La carte représente deux types de territoires inconciliables, l'un qui est « l'image de la tradition spirituelle et culturelle », et l'autre qui est marqué par la civilisation technique et commerciale. Dans « Matéi Vişniec et le malaise de l'écrivain », Simona Jişa montre la profonde déception de Vişniec, écrivain roumain exilé à Paris, devant cette ville qui lui apparaît comme un « radeau de la Méduse ». Dans « Dépressions et fantasmagories urbaines », Ian de Toffoli étudie les « représentations mythologiques et topographiques dans les premiers romans de Jean Sorrente ». Les personnages et les narrateurs des romans de Jean Sorrente, mélancoliques et dépressifs, établissent des correspondances entre les villes qu'ils visitent et la mythologie gréco-latine. Dans « Malaise dans la ville ou malaise de la ville? », Petr Dytr propose une lecture freudienne de *Rom@* de Stéphane Audeguy, roman paru en 2011. Dans un jeu vidéo appelé *Rom@*, la ville de Rome symbolise la société occidentale postmoderne en proie à la mélancolie. Dans « Pérec, *Lieux*. Joie et mélancolie d'une archive urbaine », Annelies Schulte Nordholt rappelle que *Lieux* est un projet inachevé de Pérec dont seuls quelques fragments ont été publiés de son vivant. Il s'agissait pour lui d'écrire chaque mois des textes concernant douze lieux parisiens, construisant ainsi une véritable archive urbaine. En s'appuyant sur deux romans récents, *Une fille dans la ville : New York, Paris, Kaboul, etc.* de Flore Vasseur et *Si ce n'est plus un homme* de Nicole Malinconi, Sylvie Freyermuth analyse la rhétorique d'un malaise dans la ville et dans la vie dans « Du roman "sous amphétamines" à la fable testimoniale ». Selon elle, ces deux romans « mettent en accusation la passion du pouvoir et l'avidité des possessions matérielles vite acquises ». Le dernier article, « Écrire sur le dedans du dehors », est précisément composé d'extraits de deux romans de l'une des deux romancières étudiées dans l'article de Sylvie Freyermuth, Nicole Malinconi, le premier décrivant l'univers du métro et le second un bureau dominé par la malveillance et les inimitiés.

Ce recueil, comme le précédent, est pluridisciplinaire, puisque les articles qui le composent font appel à la philosophie, à l'histoire, à la géographie, à la sociologie,

à l'économie, à l'étude des religions, à la critique littéraire et à la linguistique. Sous ses divers aspects, il fournit donc une analyse très complète de cette nouvelle forme de spleen qui s'est répandu dans les grandes villes modernes devenues inhumaines, et qui transparaît dans la littérature contemporaine.

Jean MARIGNY

**Sylvie FREYERMUTH et Jean-François P. BONNOT, *Des personnages et des hommes dans la ville. Géographies littéraires et sociales*, Berne, Peter Lang, 2014, 522 p.**

L'ouvrage se remarque d'abord pour son double ancrage dans la pluridisciplinarité. Pour rendre compte de la ville moderne, il entremêle d'une part, comme objets d'étude, des écrits émanant de sources différentes : des récits littéraires croisent des témoignages ou des propos relevant de la micro-histoire, des descriptions de sociologues, d'architectes ou d'urbanistes. Le texte d'archive est convoqué au même titre que le roman. D'autre part, les concepts proposés, qu'ils éclairent ce *corpus* ou qu'ils soient mis à distance et reformulés, relèvent de plusieurs disciplines (sociologie, ethnologie, urbanisme, littérature ou linguistique, ou plus ponctuellement économie). Ce choix méthodologique produit un foisonnement bibliographique tel que ce volume se transforme en un précieux instrument de travail : on dispose à présent d'un regroupement de références récentes d'urbanisme ou de sociologie urbaine, abondamment citées dans le corps des chapitres ; on nous offre aussi un nouveau *corpus* de récits littéraires dessinant tout ou partie d'une ville ou d'un territoire (du XIX<sup>e</sup> siècle à l'extrême contemporain).

Cette diversité de discours et de concepts n'entame pas cependant la construction unifiée de l'ouvrage qui nous semble reposer sur trois cadres construits rigoureusement pendant les treize chapitres. Le premier cadre, clairement affiché, est constitué par le plan de l'ouvrage en quatre parties : on nous montre d'abord comment l'homme, et notamment l'ouvrier, se retrouve intégré dans des espaces rendus inhabitables par la standardisation de l'urbanisme, la désindustrialisation d'un territoire ou l'essor de la misère économique. Ensuite, le propos se porte davantage sur la présence des traces et sur la question de la mémoire dans les lieux urbains et ruraux. La troisième partie se concentre sur le fonctionnement en réseau de l'espace urbain et son articulation entre le centre et la périphérie. Enfin, on nous raconte l'évolution sociale d'individus placés dans des cadres géographiques donnés.

Le regard est ainsi de plus en plus resserré sur les personnages qu'évoque le titre de l'ouvrage et sur les lieux. Des types sociaux débute cette cohorte : la figure des ouvriers (partie I) et de l'homme urbain (II et III) s'inscrivent ainsi dans un quartier, une usine (de la maison de maître aux habitats ouvriers), une ville nouvelle (du